

ENTRE NOUS

Je n'ai pas la prétention d'enseigner comment on doit écrire. Le style véritable est un peu comme les bonnes manières; cela vient de loin et ne s'apprend pas en quelques leçons. Il faut qu'il se fasse peu à peu, et bien à la longue, une espèce de dégrossissement. Dans l'ordre physique, la beauté et l'élégance de la forme s'acquiert par une culture prolongée qui embrasse souvent plusieurs générations; il en est ainsi des qualités de l'esprit, et c'est par le même procédé qu'elles s'établissent et se développent. Vous aurez beau savoir par cœur la définition du trope, de la catachrèse, de la synecdoque, et d'une foule d'autres mots barbares—que j'ai heureusement oubliés;—vous aurez beau savoir également dans la perfection ce que c'est que le style simple, le style tempéré et le style sublime, cela ne fera pas de vous un écrivain plus qu'un habit et une paire de gants ne font un homme d'un extérieur distingué; le bon goût et la distinction sont parfaitement indépendants de ces formes ou plutôt de ces formules, tout en s'en servant, sans leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont.

Il y aurait donc de la présomption à vouloir imposer un moule, tracer des lignes et dire ensuite: voilà exactement ce qu'il faut faire pour bien écrire. Et, du reste, on se tromperait presque toujours une fois sur deux; car s'il n'y a pas sur la terre deux personnes, deux feuilles, deux brins d'herbe qui soient exactement semblables, il n'existe pas, non plus, deux intelligences d'une conformation assez égale pour que les mêmes procédés puissent produire chez elles des effets absolument identiques.

Il serait donc imprudent d'affirmer que l'emploi répété de la catachrèse ou de la synecdoque, même à doses strictement semblables, devra faire épanouir dans mon esprit la même fleur que dans l'esprit du président de l'Académie des Muses Santones, ou de l'Académie des Palmiers.

D'où il suit que j'ai toutes les raisons du monde pour persister à ne pas vouloir enseigner ce qu'il faut faire pour bien écrire.

Mais d'un autre côté il m'est bien facile d'indiquer ce qu'on doit éviter pour écrire un peu moins mal.

D'abord, il ne faut pas prendre les choses de trop haut, ni de trop loin; on manque par là de naturel, et le naturel est tout. Vous avez sans doute remarqué qu'un enfant, dans toutes ses actions, dans tous ses gestes, même costumés d'une façon grotesque, n'est jamais ridicule; c'est parcequ'il n'a pas de prétention, c'est parcequ'il est naturel.

Il faut donc rejeter toutes ces vieilles formules prétentieuses, ces mots et ces phrases guindées qui font dans le style l'effet que produirait dans une de nos soirées la toilette d'un vieux beau de la cour de Louis XIV.

Quand vous voulez indiquer, par exemple, la fréquence d'une action, vous avez le mot souvent qui se présente à votre esprit. Servez-vous en de préférence à souventes fois qui est absolument ridicule, en dehors du genre comique. J'ai cueilli dans un article nécrologique la phrase suivante:

"Amateur expert de la musique et du chant, surtout de la psalmodie sacrée, souventes fois, il aimait à marier sa voix sympathique aux accords mélodieux de l'orgue, et sut exécuter avec assurance et justesse des solos difficiles."

Cette phrase est tout simplement un chef-d'œuvre du genre qu'il faut éviter. On essaierait de la faire exprès qu'on ne pourrait pas réunir tant de ridicule à la fois dans un espace aussi restreint. Celui-là devait être fort en métonymie. Il possède surtout une richesse d'épithètes qui me stupéfie.

Il est hors de doute que les adjectifs et les adverbies sont été

faits pour qu'on s'en serve; comme les gants et les chapeaux, mais les gants et les chapeaux se mettent à leur place: le chapeau sur la tête, les gants sur les mains, ou plutôt dans les mains, pour employer une catachrèse, peut-être une métonymie, je ne veux rien affirmer. Et puis les gants et le chapeau ne se portent pas toujours; on le porte quelquefois, pour se mettre à table, par exemple, pour jouer du piano, pour se raser ou pour se mettre au lit. Il faut en agir ainsi avec les adjectifs et les adverbes, les ôter quelquefois, même presque toujours, et, quand on en use, les appliquer au bon endroit.

Il y a encore les mots et les tournures poétiques dont on abuse, de nos jours, avec une assez grande liberté dans la fabrication de la prose ordinaire. C'est un procédé que le Télémaque de Fénelon avait mis en grande faveur; mais, aujourd'hui, il est sorti de la circulation. Le temps a marché. Un peintre de batailles de l'école actuelle ne peindra pas ses chevaux comme ceux de Raphaël qui sont une véritable représentation de convention. De même, s'il avait à faire la Pêche miraculeuse, il n'y mettrait pas une barque hors de toute proportion avec le fardeau qu'elle contient.

L'écrivain doit employer les tournures simples et les mots sans recherche. Ainsi, il ne dira point: "La jeune vierge suspendit ses pas sous le cône procombant d'un érable obombré;" mais plutôt: "La jeune fille s'arrêta à l'ombre d'un érable." Cela est sans prétention et signifie la même chose, ou à peu près.

Il ne commencera pas sa phrase, dans les cas ordinaires, par une inversion déplacée, comme: "Terrible était son aspect; " Stupéfié se sentit-il."

Il évitera avec le plus grand soin les expressions rares et difficiles à comprendre, les mots prétentieux:

"Les traits d'un péripète autour d'un nouveau monde;" ou bien: "Vous devez éprouver une grande syndérèse."

Péripète veut dire voyage autour du monde et syndérèse signifie remords. Les mots dictame, astéisme, ataraxie etc., doivent également n'être employés qu'à la dernière extrémité.

Susurrer, susurrément, susuration sont de bonnes onomatopées, trop bonnes peut-être pour la vie de tous les jours; il faut les réserver pour les grandes occasions. Ce sont des expressions de parade, moins raides et moins gênantes.

D'aucuns diront, aucunes fois, le pâle flambeau des nuits, le chantre des nuits, l'onde perfide, la plaine liquide, l'aurore aux doigts de rose, la nef légère, la nacelle, rapide, ou mieux encore la rapide nacelle, sa dextre tenait un glaive flamboyant, buriner son nom, etc. Ce sont toutes des expressions dangereuses, parce qu'elles sont usées jusqu'à la corde et laissent clairement voir à travers leur trame l'inexpérience de celui qui les emploie.

Il faut aussi en finir, mais complètement, avec les termes et les noms de la mythologie. Ils vont très-bien aux anciens auteurs mais ne sont plus de notre époque. Ainsi on ne doit pas dire, de nos jours: Zéphyre se jouait dans ses blonds cheveux; les heureux dons de Flore et Pomone; O Muse inspire-moi; je préfère Philomèle à l'oiseau de Junon; J'eus la visite de Mercure, et m'étant plaint à Minerve qu'il m'avait enlevé les dons de Plutus, cette déesse appela le Temps qui, armé de sa faux, le rejeta dans le royaume de Pluton, pendant que la pâle Phébé, du haut de l'Empyrée m'inspirait un chant de reconnaissance digne du Parnasse ou du Permesse.

Non, franchement, ces vieilleries ne sont plus du tout de mise. J'aime presque autant le langage des décadents, lequel, au moins, a de la nouveauté et une certaine originalité.

Une autre chose qui a bien aussi son importance lorsqu'on

écrit, c'est de savoir exactement ce qu'on veut dire et ce qu'on dit. Il y a des gens qui accumulent des mots en hasard, sans liaison, sans suite et qui croient réellement avoir dit quelque chose. Les poètes surtout, les malheureux, ont souvent de ces compositions en broussailles. En voici une que je coupe dans le jardin des Muses Santones. Elle est intitulée Nuit d'été.

Au sourire
De Zéphire
Qui m'attire,
Je respire
Dans une belle nuit d'été.
Tout m'inspire,
Sur ma lyre,
Je soupire,
Et j'admire
Le ciel et son immensité.
La lumière
Pure et claire
Qui transfère
L'astre mère,
Quand au beffroi sonne minuit,
Régénère
Primevère
Et fougère
Et tempère
La chaleur du jour qui s'enfuit.

Quelle grande figure dans L'astre-mère et tempère. Je poursuis.

Mais l'aurore
Que j'adore
Naît encore;
Elle dore
La prairie et le vert coteau.
Son phosphore
Les colore,
Les décore,
Fait éclore
Un autre magique tableau.
Zéphyr pousse,
Sans secousse,
Sur la mousse
Fraîche et douce,
Les feuilles à la teinte d'or.
Sous mon pouce
Se courrouce,
Et trémoisse,
Et rebrousse,
L'insecte qui dormait encoir.

Voilà au moins un insecte qui ne veut pas qu'on le dérange de son sommeil; il est peut-être le seul à montrer quelque intelligence. Et dire que cela dure ainsi pendant vingt strophes, pas une de moins, que c'est imprimé en fort beaux caractères, sur d'excellent papier, et que ce poète croit avoir fait une œuvre dont on parlera.

Eh! bien, nous en avons parlé, mais je vous promets, ô poète, que nous n'en parlerons plus.

Non, messieurs, n'écrivons pas de cette manière, soyons simples, soyons naturels, soyons nous-mêmes. Ne prenons pas les boursoufflures des anciens. Si nous voulons les imiter en quelque chose, prenons plutôt ce langage si naïf, si touchant et en même temps si rapide et si pittoresque que l'on trouve dans un grand nombre de leurs récits et dont vous avez pu lire le meilleur échantillon peut-être que je connaisse, dans la Lettre à Josephite publié par la Voix du Patriotisme.

NAPOLÉON LEGENDRE.

DE QUEBEC A PARIS

LETTRES DE VOYAGE

Québec, 4 juillet 1889.

I

Ceux-là connaissent un beau livre de Théophile Gautier, qui on lu son Voyage en Espagne. Ils savent comment l'auteur a été, en quelque sorte, forcé d'entreprendre cette excursion transpyrénéenne. Par manière de collogue avec lui-même, il avait dit un jour: il faudra que j'aille en Espagne. Le lendemain, ses amis l'abordaient lui disant:—Quand partez-vous?—Homme chanceux, de pouvoir visiter un si beau pays! disaient les uns.—Quand nous revenez-vous? demandaient les autres. Tant et si bien que ces interrogations se succédaient, d'une façon ininterrompue, durant nombre de jours et de nuits, Gautier, qui avait exprimé un simple désir, de réalisation absolument indéterminée, fut contraint de partir pour la patrie des sérénades. Voilà, du moins, ce qu'il nous affirme.

C'est, à fort peu de chose près, mon aventure. Et c'est la seule excuse que j'aie de mon audace à faire ce rapprochement entre le grand ciseleur de style et moi. Je m'étais souvent répété, tout-

à-fait au fond de mon cœur: il faudra que j'aille en France! et, depuis la grande Exposition, ce désir s'était, naturellement, avivé de plus en plus. Mais je veux bien qu'on me jette dans le Saint-Laurent, l'ancre du Vancouver au cou, si jamais j'avais soufflé mot des ténébreaux desseins que je méditais ainsi. Par quelle extraordinaire pénétration d'esprit mon ami Ledieu et d'autres voyants de mon entourage en ont-ils pu lire l'expression sur ma physionomie? c'est ce que j'ignore. Toujours est-il qu'à force de me faire dire et répéter par eux que je parlais et que je devais partir, que j'y étais tenu en honneur et en conscience, me voici, dans quelques heures, sur le paquebot à destination de Liverpool, en route pour Paris.

En ce temps de déplacement général, ce n'est pas tout que de rendre, dans l'autonomie de sa volonté, le décret du départ. Encore faut-il, pour qu'il soit réellement exécutoire, s'assurer des moyens de transport. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus aisé. J'avais jeté mon dévolu sur le Vancouver, dont la partance était fixée au commencement de juillet, et à bord duquel quelques-unes de mes connaissances avaient retenu leurs cabines. Quand, le 17 juin, j'allai m'ouvrir de mon dessein à M. Macpherson, gérant de la ligne Dominion, il ne restait plus un seul coin du navire disponible. M. Macpherson, avec l'inaltérable courtoisie qui le distingue, m'annonça la chose en me témoignant un regret très vif, et qu'il faut croire d'autant plus sincère que les billets de passage, sur les paquebots de cette compagnie, ne se délivrent pas gratuitement. Il me restait encore une ressource suprême: déclarer mon titre de correspondant de journal, en me cambrant devant mon interlocuteur dans l'attitude imposante du journaliste en reprise d'activité. La manœuvre réussit.—Revenez dans trois jours, dit—comme autrefois Epictète,—le séduisant arbitre de ma destinée, je verrai à vous satisfaire. Fidèle à la consigne, trois jours après j'apprenais qu'on m'avait réservé, sur mon steamer de prédilection, un tiroir de forme réglementaire et de dimensions convenables, où je pourrai jouir en toute sécurité de conscience des voluptueuses émotions du mal de mer.

Je pars donc puisque j'en ai la faculté; mais bête soit l'Anglais qui a inventé l'axiome: *time is money!* Sans cette idée étincelante, dont n'aurait jamais pu s'aviser un sessionnaire à loisirs non-remunérés, je passais encore toute cette année dans votre délicieuse société, ô Québécois! car le temps, qui est de l'argent, constitue la portion la plus importante du capital que j'enferme dans ce pieux pèlerinage.

La France, vers laquelle je me dirige, offre ce caractère particulier, parmi les nations, d'être, au degré le plus accusé, dans la préoccupation constante de l'univers. Quoiqu'elle fasse, elle captive l'intérêt. Cet intérêt, il faut le reconnaître, n'est pas toujours bienveillant; mais il est toujours manifeste. Les autres pays, si puissants soient-ils, ne parviennent que difficilement à absorber l'attention de la terre, et, quand ils y réussissent, ce n'est que d'une façon tout-à-fait fugitive. La plupart du temps la jalousie est au fond de l'admiration que la France impose au monde, mais si elle manquaient inopinément à ce dernier, où prendrait-il un sujet intéressant pour exercer ses calomnies? Les vices de la France, qui sont nombreux, sont signalés à l'attention universelle comme si elle était seule à les pratiquer, quand il est patent, quand il est avéré que la corruption des mœurs est proportionnellement plus profonde et généralement plus hideuse qu'en France chez toutes les races qui s'enveloppent de pudibonderie. Ses vertus, il faut un déploiement de forces vitales comme celui dont elle offre en ce moment le resplendissant spectacle, pour en arracher la constatation à la malveillance européenne. Mais aussi avec quelle complaisance les Français eux-mêmes semblent-ils vouloir étaler ceux-là et dissimuler celles-ci! Par quelle étrange conception de la modestie nationale se montrent-ils ainsi fanfarons de vices qu'ils ne cultivent point ou qu'ils ne cessent qu'en imagination, et dissimulateurs des habitudes saines et fortifiantes dont ils honorent leurs foyers? c'est ce que ne pourront jamais s'expliquer ceux qui ne connaissent pas le caractère français, si foncièrement spirituel, si rebelle à la pose, si refractaire à la jactance vertueuse, qu'il est toujours prêt à sacrifier sa bonne répu-

tation sur un mot amusant plutôt que de risquer la moindre ostentation puritaine pour la maintenir.

Puis, que vont la plupart du temps, chercher en France les aubains qui s'y jettent? Eh, ce sont précisément les mœurs dissolues dont ils sont les pratiquants les plus dévots et qu'ils présentent ensuite comme la caractéristique du pays qu'ils souillent de leur présence. Quels sont les souteneurs les plus fidèles de la littérature frivole et des œuvres de psychologie immonde dont on fait un crime aux lettres françaises? Précisément ces mêmes étrangers, qui ont chez eux des arts et une littérature cent fois plus exécrables et mille fois plus dégoutants, ces produits de la dépravation exotique étant dépourvus du charme captivant dont les Français savent au moins revêtir les leurs. Et nous, Canadiens, pouvons-nous bien, la main sur la conscience, jeter la pierre à nos aînés? Si notre littérature est préservée jusqu'ici de toute immoralité, serait-ce qu'elle fût, par sa nature même, confirmée à toujours en exemption de tache, ou si ce ne serait pas plutôt parce qu'elle n'est pas encore délivrée de ses langes? Que sera-t-elle quand nous serons quarante millions d'habitants sur la terre canadienne? Et que demandent donc aujourd'hui à nos bimbelotiers ces amateurs spéciaux, chuchotant à voix basse avec les patrons des boutiques décorées du titre de librairies? Sont-ce les œuvres des grands maîtres de la science, de la philosophie, de l'éloquence et de la littérature françaises? S'informe-t-on de ce qu'a publié récemment tel grand historien, tel profond économiste? Vous savez bien que non, honnête lecteur qui m'honorez de votre attention. Et c'est si bien l'étranger et non le Français qui a accordé jusqu'ici le plus d'encouragement à la littérature dissolvante, que M. Melchior de Vogue exprimait naguère une vague appréhension, pour le roman français, de perdre cette libérale clientèle. Et tant mieux, lui répondait tout dernièrement M. Ronsse en pleine Académie française: "Tant mieux si le dédain de l'Europe nous débarrasse, en fin, de nos mauvais romans et de nos mauvais romanciers!"

"Tant mieux si l'Europe, qui pendant trop longtemps y a pris tant de plaisir, nous délivre enfin de cette littérature banale, qui fait du jargon de son éternel "Boulevard" et du "patois de son insipide "Tout-Paris", la parodie de notre "langue et la mascarade de nos mœurs!..... Vous, monsieur, qui comptez dans le monde entier tant d'amis, dites-leur que nous avons encore des romanciers qui valent, peut-être, ceux de leur pays; et "un théâtre aussi digne d'eux que celui—qu'ils pourraient avoir."

Surtout dites leur bien que "notre esprit n'est pas dans nos romans, tout notre cœur dans nos vaudevilles. "A côté des Français qui les amusent et leur font la vie "plus légère, montrez-leur les "Français qui les instruisent "et les rendent meilleurs,— "nos philosophes, nos historiens "et nos orateurs." On ne peut s'attendre à ce que je dise aussi bien que cet académicien ce que je pense absolument comme lui.

Quoiqu'il en soit des défauts et des qualités de nos cousins d'outre-Atlantique, je ne comprends pas pourquoi l'on est tant enclin chez nous, comme ailleurs, à fermer les yeux sur ces dernières pour ne voir que les premiers. Ce n'est pas dans ces dispositions que je me propose de visiter la terre d'où sont partis nos ancêtres. Je crois leurs descendants de là-bas pour le moins aussi vaillants, dans toutes les acceptations de ce mot, que nos frères d'ici. Et, puisque le directeur de la feuille importante dans laquelle paraîtront ces lignes, en a libéralement ouvert les colonnes à la narration de mes impressions de voyage, je ferai de mon mieux pour parler de ce que je verrai en toute sincérité d'appréciation, sans admiromanie et sans parti pris de dénigrement.

La difficulté de l'entreprise se présente en son énormité à mon esprit. Si la bonne volonté pouvait suffire à la faire surmonter, je me mettrais allègrement à la besogne; mais la bonne volonté ne suffit point. Je devrai, d'abord, forcément procéder à bâtons rompus, étant obligé de voyager vite et d'observer rapidement. Ce ne sont pas les conditions dans lesquelles je voudrais être pour renouveler connaissance avec les abonnés de l'Electeur. Je me suis toujours fait des obligations

de l'écrivain public une idée très haute, restée tenace en moi. Je n'admets point les raisons de nécessité invoquées si souvent pour justifier la vénalité des hommes de plume qui font de leur métier ce que M. de Sacy appelait une spéculation sur la crédulité du public. Je tiens, pour ma part, à être compté parmi ceux qui respectent leur intelligence, si infime que puisse être celle que j'ai reçue en partage. Et même en écrivant de modestes lettres de voyage, je veux faire en sorte qu'il ne m'échappe jamais une considération que me reprocherait ma conscience. Je ne me flatte point de donner dans l'opinion de tout le monde; mais je livre sans crainte le fond de mes appréciations à la critique universelle, confiant que ceux qui repousseront ma manière de voir ne contesteront pas ma sincérité à l'entretenir et à la formuler. Quant aux déficiences de la forme, je les abandonne à la sévérité de tous ceux par qui l'indulgence est considérée comme une faiblesse coupable.

La France déroule en ce moment un vaste champ d'observations sérieuses. Elle offre surtout au Canadien-français une source intarissable de comparaisons, rapprochements ou contrastes. Tenant d'elle notre tempérament national, soumis comme elle l'est dans une forte mesure, au régime parlementaire dont l'Angleterre a fourni le type, nous avons intérêt à bien constater ce qu'il a produit chez elle pour voir ce qu'il pourrait nous réserver. Or, ce que, sous le nom de parlementarisme, ce régime semble avoir produit en France, c'est un désenchantement profond dans une partie notable de la population. Le boulangisme en est devenu la manifestation aigue, quoiqu'on puisse penser de l'homme qui prête son nom à l'ensemble des protestations parties de toutes les extrémités du sentiment public. J'ignore si je me verrai en état de parler pertinemment de ces choses, mais je me propose d'en faire l'objet de toutes les études que me permettront les distractions dont l'Exposition sera la cause; mais ce que je me promets, c'est de suivre, avec autant d'assiduité que possible, les travaux des congrès d'économie politique et de réforme sociale qui se tiennent à Paris durant ces grandes assises industrielles et scientifiques. Ces graves questions de la production et de la répartition des richesses m'ont toujours vivement préoccupé depuis une quinzaine d'années. Toujours aussi j'ai regretté de voir la jeunesse canadienne si complètement désintéressée de ces problèmes, et nos maisons d'enseignement si déplorablement étrangères aux études qu'ils provoquent partout. Cette matière est trop importante pour que je m'engage à la traiter dans les lettres que j'adresserai à l'Electeur, mais si je les aborde quelquefois, ce sera comme témoignage de la confiance que m'inspirent les lecteurs de ce puissant organe de l'opinion canadienne.

Au surplus, je n'entreprends pas de servir régulièrement mes missives au public du journal. Il est entendu que je n'écrirai que si les fatigues quotidiennes me le permettent. Car il n'est pas impossible qu'après avoir accumulé les notes dans mon calepin, la lassitude causée par la multiplicité des spectacles m'empêche de les mettre en rédaction présentable.

ERNEST TREMBLAY.

LES FORTIFICATIONS DE QUEBEC

Quelques détails intéressants sur nos défenses et sur la garnison de la ville.

Les nouvelles cibles à Lévis

Judi après midi, 27 juin, a eu lieu au camp des Ingénieurs, à St. Joseph de Lévis, l'inauguration des nouvelles cibles dont on parle depuis si longtemps dans les cercles militaires.

Inutile d'entrer dans les détails de l'installation, qui ne sauraient intéresser qu'un petit nombre de spécialistes; contentons nous de faire observer que les nouvelles cibles sont de foile, tandis que les anciennes étaient, comme on le sait, d'acier. Le nouveau système offre des avantages multiples: la cible est bien moins dispendieuse et plus facile d'entretien, le marqueur ne court aucun danger par suite du ricochet des balles, enfin le tireur peut se donner la satisfaction de constater par lui-même où le coup a porté, ce qui ne laisse pas d'avoir son importance lorsqu'on songe au concert de récriminations qui est l'accompa-

gnement habituel de chaque concours.

Le champ de tir de St-Joseph est un endroit remarquable, et quiconque s'intéresse aux choses militaires devrait le visiter, car outre les beautés de paysage qui abondent, l'œil embrasse à la fois tous les points stratégiques importants de Québec et des environs. On peut y suivre, en quelque sorte, la pensée des différents généraux qui ont présidé à la construction des fortifications de la ville.

A l'est se trouve le chenal étroit du fleuve entre la pointe Lazon et Ste. Pétronille du Bout de l'Île, que commande les canons du fort numéro 1 de Lévis. En suivant la ligne de ce fort vers l'est, on aperçoit les sommets des forts nos. 11 et 111 situés de façon à pouvoir commander la vallée de la Chaudière du côté de la frontière, et à faire un feu plongeant sur le fleuve, se croisant avec celui de la Citadelle.

Celle-ci se dresse au nord-ouest, dominant les hauteurs de Lévis; la ligne irrégulière de murs entrecoupés de bastions se prolonge vers l'est sur la cime du cap, jusqu'à la courbe ou la fin de la Grande Batterie est cachée par les édifices de l'université Laval.

Les défenses de notre ville, construites à des époques différentes, se divisent en deux parties distinctes. Sur la rive nord, nous sommes en présence de travaux du dernier siècle. La Citadelle, quoique reconstruite presque totalement depuis la domination française, est cependant d'un genre complètement suranné qui rappelle les anciens travaux de Vauban et de Léry; les murailles qui en bien des endroits menacent ruine, ne sauraient résister une heure aux projectiles modernes. Au cas d'un bombardement, il faudrait construire en dedans des murs actuels des épaulements en terre, et encore est-il fort douteux que ces travaux réussiraient à protéger les poudrières et empêcher une catastrophe épouvantable. La question est extrêmement grave, à tel point qu'une commission militaire est actuellement occupée à l'étudier. Il est donc possible que d'importants travaux soient bientôt entrepris.

Sur la rive sud, tout est relativement moderne. Les trois forts construits il y a environ quinze ans, par les Ingénieurs royaux, dont le camp subsiste encore à St-Joseph, sont, au dire des connaisseurs, des places inexpugnables, c'est-à-dire qu'ils le seraient en supposant qu'ils fussent défendus par des canons modernes et par une garnison—pour le moment, ces deux choses manquent absolument. C'est le gouvernement impérial qui les a érigés à un prix fabuleux.

D'après ces données, il est évident que nos fortifications sont incomplètes, celles de la rive nord surtout constituant plutôt un danger qu'une protection. L'armement laisse encore plus à désirer. Il n'y a en tout, à vrai dire, sur nos ramparts, que cinq canons vraiment modernes; quatre canons Armstrong de sept pouces de diamètre, chargeant par la culasse, et un canon Palliser rayé, aussi du diamètre de sept pouces, chargeant par la gueule; cette arme lance un obus puissant armé d'une pointe d'acier. C'est un présent de Sir William Palliser au général Strange. Les mires ont été posées par le sergent Barrington, maître-canonnier de la Citadelle. Un des canons Armstrong est monté sur son affût au fort No. 1 et est commandé, comme nous l'avons dit, l'entrée du port; un second se trouve au fort No. 111, mais n'est pas monté. (Il pourrait cependant l'être en quelques heures; canon, affût et projectiles sont dans les couloirs souterrains de la place.) Les deux autres et le canon Palliser sont sur la Citadelle.

A part ces armes modernes, plusieurs des anciens canons de 32 ont été convertis en canons rayés et lancent un projectile conique de 64 livres. Les vieilles pièces: obusiers, coronades, howitzers, etc., abondent, mais ne pourraient rendre de services appréciables au cas d'un siège. Dans les arsenaux de la ville il y a au delà de 28,000 carabines, dont 10,000 Martini-Henry—On affirme que l'approvisionnement de poudre est presque inépuisable.

Toutes les armes sont en excellent état, canons et carabines sont entretenus avec un soin minutieux, et même les fortifications de Québec, malgré leurs défauts, sont propres et en bon ordre. Cela est dû à la compétence et à l'activité des officiers qui forment notre garnison. Lorsqu'on songe qu'il leur faut, avec 150 hommes, entretenir une vaste citadelle et trois grands forts, veiller aux armées, instruire des recrues, faire passer

des examens à des officiers aspirant à des commissions dans la milice, on est vraiment étonné qu'ils puissent suffire à la besogne.

Non-seulement ils accomplissent ce tour de force, mais ils étudient leur art et ont donné de leur science des preuves très nombreuses; c'est d'après les données fournies par eux qu'on a pu, dans une usine à Montréal, celle de M. Chanteloup, croyons-nous, convertir en canons modernes les anciennes pièces de 32; dans leurs concours avec l'artillerie impériale ils ont remporté de brillants succès, et Québec sait qu'ils sont constamment prêts à prêter main-forte aux autorités civiles dans les temps d'émeutes ou de danger public. C'est en examinant ces choses de près qu'on comprend les services que rend le régiment d'artillerie du Canada, qui est à juste titre populaire dans notre ville.

Nous parlerons un autre jour des régiments du 7ième district militaire et des officiers qui les commandent.

REVUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

LE PALAIS DES MACHINES.

La tour Eiffel est certainement un chef-d'œuvre de l'art de l'ingénieur. Tous ceux qui la visitent restent confondus de la hardiesse de ses proportions et de l'excellent parti que ses constructeurs ont su tirer des matériaux qu'il avaient à leur disposition.

Et cependant il a été élevé à l'Exposition universelle une autre construction qui, au même point de vue, est plus intéressante encore.

Nous voulons parler du Palais des Machines.

Jamais pareil effort n'avait été tenté par l'industrie métallurgique appliquée à la construction.

L'aspect du grand hall du Palais des Machines, soit qu'on le contemple de l'extérieur, soit qu'on pénètre sous ses immenses arcades, est absolument imposant.

Cette colossale construction couvre une superficie de près de quatorze arpents, sa longueur est de 1400 pieds et sa largeur près de 400 pieds.

Jamais, croyons-nous, un semblable effort n'avait été tenté.

Rien ne saurait donner une meilleure mesure du développement énorme pris depuis quelques années par l'outillage industriel que la parcimonie avec laquelle l'espace a dû être mesuré aux exposants, malgré l'immensité de la surface disponible.

En effet, plusieurs exposants ont dû se contenter d'emplacement absolument insuffisants.

Remarque singulière et qui semble paradoxale à première vue: On s'est arrêté à l'idée de castruire pour les machines un immense palais au lieu d'édifier des locaux divers et de dimensions moindres, pour des motifs de pure économie.

Les travaux les plus spacieux en pareille matière sont ceux nécessités par les fondations, surtout lorsque le terrain, comme celui du Champ de Mars, et presque entièrement rattaché.

La construction d'un édifice, comme le Palais des Machines, permettait de diminuer les points d'appui dans une notable proportion. Le colossal palais ne repose, en effet, que sur 40 points d'appui, soit environ un pour 3 mille pieds carrés.

Il résulte de cette particularité une économie si sérieuse que le Palais des Machines, malgré ses vastes proportions et son aspect imposant, peut être classé parmi les constructions économiques.

La dépense totale pour l'érection de ce immense édifice, ne dépasse pas sept millions et demi de francs, y compris les frais d'ornementation.

Ce sont deux établissements métallurgiques français de premier ordre qui ont mené à bien ce beau travail.

Le premier lot a été adjugé à la société de Fives Lille et le second à la société des anciens établissements Cail, dont le directeur n'est autre que l'illustré colonel de Baage.

Ces deux importantes maisons s'étant associées le concours d'un certain nombre de sous-entrepreneurs se sont misés à l'œuvre avec une activité admirable et ont réussi à terminer le travail qu'elles avaient soumissionné, en un temps très court (à peine un an).

Une large part de l'honneur de ce remarquable effort architectural et métallurgique revient à l'ingénieur M. Contamin, architecte, et à ses colaborn-

teurs dévoués dont les plans étaient dressés avec une telle science, une telle précision que le montage a pu s'effectuer sans le moindre mécompte.

La construction des pignons qui ferment la grande nef et des tribunes adossées à ces pignons est particulièrement remarquable: le poids des fers qui composent ces deux parties de la construction est de 1,200,000 kilogrammes environ.

Le pignon de l'Avenue de Suffren est décoré, au centre de la tribune, de vitraux représentant la bataille de Bouvines.

Le pignon de l'Avenue de la Bordonnais, qui constitue la principale entrée du Palais des Machines, est flanqué pour sa part de deux pylônes en fer et à jour, de 110 pieds de hauteur, renfermant l'un, l'escalier de service, l'autre un ascenseur électrique. Ces pylônes portent en relief les armes et les attributs de la ville de Paris.

La décoration de l'archivolte est non seulement d'un aspect très agréable, mais encore elle a l'heureuse particularité d'être absolument dans la note voulue; ainsi elle réunit les armes des principaux pays participant à l'Exposition Universelle tels que:

Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Suisse, la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, le Japon, la Chine, l'Espagne, le Mexique, le Brésil, les Pays-Bas, la Norvège, la République Argentine, la Grèce, le Maroc, l'Egypte, le Chili, etc., etc.

Les verrières des dits pignons, dont le coloris est merveilleux, reposent sur un arc plein en staff, orné d'un immense rinceau décoratif accompagné d'instruments de travail.

L'arcade décorative est épanouie par deux groupes remarquables de sept mètres de haut en plâtre; d'un côté: la Vapeur, exécutée par l'éminent sculpteur Chapu; de l'autre, l'Electricité, exécutée par Ernest Barrias, l'artiste bien connu, auteur du groupe de la Défense de Paris qui est actuellement placé sur le rond-point de Courbevoie.

Les bas-côtés du Palais des Machines comportent un rez-de-chaussée et un premier étage. Ils répondent à un double but: d'abord la surface disponible s'en trouve augmentée dans une notable proportion; puis ces bas-côtés donnent à la construction un caractère ornemental assez satisfaisant.

Le poids total des matériaux employés pour l'érection de la galerie des machines est de plus de dix millions de kilogrammes. Et malgré ce poids immense qui confond l'imagination, le tout a une apparence de sveltesse et de légèreté qui séduit le visiteur à première vue.

Jamais les chefs des grandes industries n'avaient eu à leur disposition un local mieux aménagé, ni plus spacieux pour mettre leurs engins sous les yeux du public et pour les faire fonctionner.

Si l'ensemble de la construction est merveilleux par ses proportions et par son élégance, les objets qu'elle abrite ne sont pas moins curieux.

Il faudrait plusieurs volumes pour décrire en détail ces superbes machines destinées à toutes les industries. Cette description serait d'ailleurs fastidieuse pour le lecteur non-spécialiste.

Force nous est donc de donner une vue d'ensemble de ce hall immense avec tout ce qu'il contient et de signaler en passant les objets qui nous ont semblé particulièrement intéressants.

Le visiteur qui pénètre pour la première fois sous les immenses arceaux du Palais, éprouve un véritable saisissement. La hauteur du hall, la multitude des objets qui frappent la vue au premier abord, l'animation qui règne partout forment un ensemble indescriptible.

Grandiose pendant le jour, ce spectacle devient féerique dès la tombée de la nuit. Les innombrables lampes électriques sont alors allumées et répandent dans tous les recoins du hall une lumière éblouissante.

C'est tout simplement merveilleux. Beaucoup de machines exposées, étant destinées à des industries spéciales, n'offrent pour le public non initié qu'un intérêt assez relatif. Mais d'autres part nous tenons à signaler certaines expositions qui attirent à juste titre l'attention de tout le monde et excitent l'admiration générale.

Signalons tout d'abord deux merveilleuses presses typographiques rotatives de Marinoni qui tire par heure plusieurs milliers d'exemplaires du Petit Journal que le public s'arrache avec acharnement. C'est grâce à ces presses, qu'on arrive aujourd'hui à tirer certains journaux à plusieurs centaines de mille d'exemplaires, sur le même temps que cinq cents exemplaires nécessitaient jadis.

La presse a pris depuis quelques années une importance telle qu'il n'est pas surprenant de lui voir occuper en quelque sorte la place d'honneur au milieu de ce solennel concours des produits du génie humain. Après avoir admiré les prodiges réalisés par la presse rotative de Marinoni, notre attention est sollicitée par les expositions de plusieurs grandes fabriques de papier. Voici d'abord Darblay, le grand industriel d'Essoy, qui nous fait assister à toutes les opérations nécessitées par son industrie, depuis la réduction en bouillie des matières premières si diverses qu'on utilise aujourd'hui, jusqu'à l'instant où, réduit en une feuille mince, le papier sort de la presse tout prêt à être utilisé.

Presque en face de Darblay, à droite de la grande allée centrale du Palais des Machines, une grande fabrique belge dévoile de même tous les secrets de sa fabrication. C'est la maison Demeyer et Cie, de Willebroeck (Belgique), aussi connue par ses machines à vapeur multibulaires que par la qualité de ses papiers. Le public suit avec un intérêt évident toute la filière de ces manipulations qui donnent naissance à un produit devenu aujourd'hui un objet de première nécessité sous toutes ses formes.

Puis voilà la Société Edison, dont la monumentale installation réunit tous les suffrages. Eclairage électrique, téléphonie, applications électriques en tout genre, nous avons là sous les yeux le résumé complet des résultats des travaux de cet incomparable inventeur, dont les découvertes sont innombrables.

Signalons aussi l'exposition de la maison Sautter, Lemonnier et Cie., dont les appareils électriques, installés au milieu de la galerie des machines, lancent dans tous les sens des jets d'une lumière qui peut rivaliser avec celle du soleil.

Si la lumière électrique occupe dans la galerie des machines une place prépondérante qui est bien due à ce mode d'éclairage qui est en train de détrôner tous les autres, le matériel des chemins de fer n'est pas moins bien partagé. Les splendeurs de la lumière électrique s'arrachent aux visiteurs des exclamations admiratives; mais les innombrables perfectionnements apportés aux machines destinées à nos voies ferrées, ainsi qu'aux voitures aménagées pour les voyageurs n'intéressent guère moins le public.

Nous remarquons principalement le matériel si élégant et si robuste, destiné à l'ascension des montagnes. Les trains de luxe, sleeping-cars, wagons-salons, voitures à couloir central ou latéral, machines légères, trains-tramways, reçoivent aussi de nombreuses visites. Il est visible que le public apprécie beaucoup les progrès réalisés dans ce genre et se demande pourquoi les Compagnies de chemin de fer mettent si peu d'empressement à les adopter.

Le seul baiser qui en vaille la peine

Par une gamine de 12 ans

Le seul baiser qui en vaille la peine, c'est celui d'un beau bébé. C'est vrai qu'il ne le donne pas, lui, il est encore trop petit; mais il s'y abandonne et donne à sa gentille petite bouche parfumée la forme d'un o et il semble attendre que vous découvriez combien c'est délicieux.

Le baiser d'un homme, c'est comme du whiskey écossais, ça sent la fumée.

Quand un enfant vous embrasse, il est très rare qu'il ne vous couvre pas toute une moitié du visage de son baiser, tant il ouvre la bouche. Malheur à vous alors, s'il a un gros rhume de cerveau! Le bébé lui, ne vous donne qu'une bouchée, mais c'est du parfum d'Arabie.

La plupart des hommes vous embrassent avec la même force qu'ils lancent une boule; c'est trop fort. Ça doit être aussi délicat qu'une feuille de rose; une pensée dans une seconde. Il ne faut pas que ça vous suggère l'idée d'un timbre-poste ni d'un emplette non plus.

Le meilleur, le plus saint de tous les baisers, c'est le baiser de sa mère.

Le plus vilain, c'est celui d'un veuf; ça sent le chien mouillé!

La !...moi, quand je serai grande, je ferai un traité sur la manière la plus gentille de s'embrasser. Les femmes qui reçoivent les baisers doivent mieux s'y entendre que les grands maladroits d'hommes qui les donnent. En attendant, je vous tire ma plus belle révérence.

GEORGETTE.

COMPAGNIE DE NAVIGATION

Richelieu et d'Ontario

Quebec et Montreal

Le steamer QUEBEC, capitaine R. Nelson, partira du quai Napoléon les mardi, jeudi et samedi.

LA VERITE

Un sujet du TYPE-WRITER victorieux Remington

MONTREAL-TORONTO

Les steamers voyageant entre ces ports quitteront tous les dimanches (sauf exceptions) le Bassin du Canal, à 10 heures du matin, et Lachine à l'arrivée du train qui quitte la Gare Bonaventure, à midi et par le train de 8 heures de l'après-midi, pour le Côteau Landing, Kingston et Toronto.

LA LIGNE DU SAGUENAY

Le vapeur UNION, capitaine Lecours, partira du quai Saint-André à 7 hrs. 30 a. m., tous les MERCREDIS et SAMEDIS, arrêtant à la Baie Saint Paul, Eboulements, Murray Bay, Rivière du-Loup, Tadoussac, l'Anse Ste-Jean, Baie des Ha! Ha! et Chicoutimi.

JULIEN CHABOT

Agent, Québec, 20 avril 1889.

Ligne de St-Romuald, Sillery et Québec

LE VAPEUR "LEVIS"

Capt. L. DESROCHERS.

Traverse de l'Isle d'Orléans

Le vapeur "Orléans."

FIBRIACIAS

COMTE DE BENOIST, Cour de Circuit, No 163.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

LA VERITE

Un sujet du TYPE-WRITER victorieux Remington

MONTREAL-TORONTO

Les steamers voyageant entre ces ports quitteront tous les dimanches (sauf exceptions) le Bassin du Canal, à 10 heures du matin, et Lachine à l'arrivée du train qui quitte la Gare Bonaventure, à midi et par le train de 8 heures de l'après-midi, pour le Côteau Landing, Kingston et Toronto.

LA LIGNE DU SAGUENAY

Le vapeur UNION, capitaine Lecours, partira du quai Saint-André à 7 hrs. 30 a. m., tous les MERCREDIS et SAMEDIS, arrêtant à la Baie Saint Paul, Eboulements, Murray Bay, Rivière du-Loup, Tadoussac, l'Anse Ste-Jean, Baie des Ha! Ha! et Chicoutimi.

JULIEN CHABOT

Agent, Québec, 20 avril 1889.

Ligne de St-Romuald, Sillery et Québec

LE VAPEUR "LEVIS"

Capt. L. DESROCHERS.

Traverse de l'Isle d'Orléans

Le vapeur "Orléans."

FIBRIACIAS

COMTE DE BENOIST, Cour de Circuit, No 163.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

VENTE A L'ENCAN

Dans l'affaire de Alphonse Guay

Les Corsets Crompton

Un assortiment complet de marchandises sera constamment dans nos magasins et les commandes recevront notre plus entière attention.

Saison d'ete

CHAPEAUX DE PAILLE

F.-X. LEPAGE

RUE DE LA COURONNE, ST-ROCH.

Blé! Blé! Blé!

Aux Cultivateurs

A VENDRE

LATTES, PALISSADES, BARDEAUX, ETC

A VENDRE

Charbon pour poêles (Stove & Egg Size)

A LOUER

LA SPACIEUSE MAISON, No. 13, rue Haldimand, sur le Cap, occupée pendant plusieurs années par madame R. S. M. Bouchette.

Beurrerie de Crémérie

Nous avons reçu aujourd'hui vingt tonnes de BEURRE DE CRÉMÈRE, de première classe que nous offrons aux amateurs de bon beurre, il est de qualité beaucoup supérieure à tout autre fait à la main, il est reconnu par toutes les personnes qui en usent, beaucoup plus économique que toute autre.

L. N. Bergeron et Cie

205 Rue St. Joseph

Dernier arrivage

Nous venons de recevoir les derniers lots de manteaux d'été imperméables pour dame d'une valeur totale spéciale à \$4.00 au \$1.50 net.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

Pharmacie Saint-Roch

161 RUE ST-JOSEPH 161

PIANOS ORGUES

F. F. G. FOISY & Cie

CHAPEAUX DE PAILLE

Pour Hommes, Femmes et Enfants

F.-X. LEPAGE

RUE DE LA COURONNE, ST-ROCH.

Blé! Blé! Blé!

Aux Cultivateurs

A VENDRE

LATTES, PALISSADES, BARDEAUX, ETC

A VENDRE

Charbon pour poêles (Stove & Egg Size)

A LOUER

LA SPACIEUSE MAISON, No. 13, rue Haldimand, sur le Cap, occupée pendant plusieurs années par madame R. S. M. Bouchette.

Beurrerie de Crémérie

Nous avons reçu aujourd'hui vingt tonnes de BEURRE DE CRÉMÈRE, de première classe que nous offrons aux amateurs de bon beurre, il est de qualité beaucoup supérieure à tout autre fait à la main, il est reconnu par toutes les personnes qui en usent, beaucoup plus économique que toute autre.

L. N. Bergeron et Cie

205 Rue St. Joseph

Dernier arrivage

Nous venons de recevoir les derniers lots de manteaux d'été imperméables pour dame d'une valeur totale spéciale à \$4.00 au \$1.50 net.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.

PHARMACIE LaRUE

Coin des rues St Joseph et de l'Eglise, St-Roch.

DEPOT GENERAL

De médécines brevetées, françaises, anglaises et américaines.